

Nouvelles ...

feuilles mortes

Automne. La Toussaint... Novembre a ramené dans les bois les cohortes de chasseurs. Rassemblement : les traqueurs à gauche, les fusils à droite, les carabines à part. Le briefing. Rappel des consignes. On va faire la grande enceinte. Le vent est bon. Je vous demande de faire attention aux limites. Suivez et écoutez vos chefs de ligne. Tout le monde a bien compris ? Alors je recommence. Vous, Antoine, vous irez en plaine, au poste « Thou ». Vous prenez la 4, vous suivez la ligne électrique, à l'entrée du gaulis, vous tomberez sur le chemin, vous verrez... il y a un boqueteau : c'est là. La traque partira à 10 heures. Il y en a pour 2 heures. Il est exactement 9h37. Partez maintenant. Antoine file seul et dévale la 4, la ligne électrique, pas de problème ; c'est ça le gaulis. Ah ! voilà le chemin, mais où est le boqueteau ? Quelle différence y-a-t-il entre un petit bosquet et un gros buisson ? On se trompe si facilement...

On lui avait bien dit que la ligne de chemin de fer était au nord du canal. Voilà la ligne, mais il n'y a pas de canal. Avec cette sacrée brume, on ne voit rien. Si, le voilà, c'est bien lui, voici les deux gazomètres. Il n'y a plus qu'à « glander » deux heures par ici, seul, tout seul. Pas de conseil, pas de radio, seul maître à bord après Dieu. Bel effort ! Pourvu que le moteur gaze. Voyons compte-tours. Badin. Pression d'huile. Ça gaze, ça doit aller...

Bigre, il ne fait pas chaud. Les yeux protégés par des lunettes jaunes, bien enfoncé dans la Parka fourrée, les pieds chaudement bottés, on n'a pas froid, n'était-ce le vent et les doigts qui attrapent l'onglée, c'est douillet comme la combinaison chauffante « Lemercier » et en faisant un cornet avec la carte autour du nez, on pouvait respirer à l'avant du Léo 20...

Ma carabine est bien froide... Mes cartouches sont bien là... Non... Où sont mes voisins... S'agit pas de se tirer dessus, les carabines, ça porte loin, comme à Avord, lorsqu'on faisait les tirs réels. Les paysans de la région savaient bien que cela n'était pas un vain mot et évitaient de sortir dans les champs qui limitaient le polygone. On défilait par trois avions, l'un derrière l'autre devant trois cibles, chacune affectée à un avion. On devait liquider en trois passages les deux « camemberts », on désignait ainsi les chargeurs de 47 cartouches de mitrailleuses que nous remettaient au départ les armuriers.

Faire fonctionner sans enrayage une mitrailleuse Lewis d'école n'était pas un mince travail et le trajet pour aller reprendre le deuxième passage n'était pas assez long pour désenrayer ces capricieuses mécaniques. Cela expliquait – pour paradoxal que cela puisse paraître – qu'on avait une meilleure note si on tirait 70 coups en logeant trois balles dans la cible que si on en tirait 40 pour en loger 20. C'est pourquoi au départ les élèves se juraient bien d'arroser fraternellement toutes les cibles sans distinction mais en l'air, chacun ne tirait que sur la sienne. Alors pendant le retour au terrain, on vidait par dessus bord les cartouches que l'on n'avait pas pu tirer. Les notes de tir devinrent tout

d'un coup excellentes mais le commandement le sut, les paysans ayant rapporté les cartouches tombées du ciel. Il fallut rapporter les étuis vides. Qu'à cela ne tienne, à la séance suivante de tir au sol, on bourrait ses poches d'étuis tirés que l'on pouvait ainsi rapporter triomphalement du tir aérien la semaine suivante. Il fallait seulement faire attention de n'en pas mettre plus que le compte. La moyenne des notes étant toujours très élevée, les sacs à étuis furent plombés et ouverts à l'arrivée par l'adjudant ; on aurait sans doute pu surmonter cette nouvelle difficulté mais les tirs étaient terminés.

Les aiguilles tournent... un raté... deux ratés... Qu'est-ce que ce satané moulin ? Mais non, ce sont deux coups de fusil au loin. Attention... Tiens... une branche qui craque, puis une autre, une ombre file à droite... vite, mais ne nous affolons pas... Qu'est-ce que c'est ? Le voilà... Correction, but ? Où est le point rouge du collimateur ? Pan... Pan... Me... Il y en avait deux, le second fait un écart... Loupé et le silence se reforme après cette irruption fracassante.

Mais les heures ont passé... Enfin au loin des coups de trompes. Le signal. Les deux heures. Cap retour. La fumée, ancêtre de la biroute, monte de la baraque où sont déjà arrivés les premiers. De tous les coins de l'horizon, apparaissent les chasseurs comme autrefois rappliquaient les Barons autour du terrain. On rallie Debriefing. Discutage de coup. Il y en avait quatre... Moi je n'ai rien vu... On n'a pas eu chaud... Un tel est là ? Non pas encore... rentré... Pourquoi n'y avait-il personne à la patte d'oie ? Près du feu, casse-croûte et boissons réconfortent l'assistance, la sueur sèche sur le front des traqueurs. Pour mériter cette détente, il faut avoir marché, tiré, volé, il faut avoir fait un effort, avoir travaillé et sué, avoir agi. La joie de vivre est dans l'action.

Et c'est le retour. Les moteurs des bagnoles, au froid toute la journée, renâclent, gargouillent, les pétarades éclatent, les portières claquent, lumières, phares, et chacune à leur tour s'enfoncent dans la nuit et on ne voit bientôt plus que la loupiotte arrière qui diminue et disparaît.

A bord, tout va bien. Dans la chaleur ronronnante de la cabine, les doigts glissent imperceptiblement sur le volant, les aiguilles dansent dans leurs cadrans glauques, les multiples lampes-témoins scintillent. Dehors, le froid, le noir, le vent. Deux paires d'yeux fouillent la nuit. Le mitrailleur arrière ronfle sur son parachute. Et puis au loin, une grande lueur, des nuages éclairés par en-dessous, c'est B... De fait, voici une rampe de lumières, deux rampes qui se recourent, jaunes, blanches, vertes. Et on descend en coulée, moteur au ralenti, et d'un coup on baigne dans les faisceaux des lampadaires, de la civilisation, des choses connues, stables, sûres... Voici les hangars, les garages brillamment éclairés.

Le grand art consiste à rouler jusque dans le hangar pour permettre aux mécaniciens de n'avoir plus qu'à fermer les portes.

Le moteur coupé s'arrête, seul le gyro tourne encore sur sa lancée. Contre les murs, sont les caisses de réserves, les rechanges, les outils familiers de la vie de tous les jours. Sous la lumière crue, les yeux clignent comme ceux des hiboux.

Et alors cette grosse machine inerte, arrêtée, n'était-ce pas elle qui, voici un instant plus tôt filait au loin dans le vent et la nuit ? On ferme le portail, on baisse le rideau, voici les livres sur leurs rayons, les fleurs dans leurs vases et la douce chaleur de la maison.

Et c'est pourquoi tant que le soleil se lèvera, il y aura des aviateurs dans les bois.

conte de Noël

Début décembre, Antoine fut appelé par son père qui lui dit que la bonne grand-mère avait écrit pour savoir ce qu'il désirait comme étrennes. Alors tu vas lui faire une bonne petite lettre pour dire ce que tu veux. Exploision de joie, visions inespérées, bouffée d'espoirs. Que demander ? C'est seulement le choix qui est difficile.

Des soldats de plomb.

A l'époque c'était le jouet numéro un de tout garçon. Les moralistes et autres utopistes qui ont fait disparaître cet article de la panoplie des jouets n'ont jamais réalisé tout ce que peut représenter une boîte de soldats de plomb pour jouer à la guerre. Un jeu cela doit marcher. Et là que de possibilités, mise en place des troupes, organisation des retranchements, astuces pour tromper l'ennemi, aménagement de réserves (que n'offre même pas le jeu de dames), avec ses péripéties, ses revirements (un coup heureux change la face du monde), possibilités infinies et renouvelées à chaque jeu. Quelles péripéties peut-il y avoir dans une basse-cour ?

Les enfants ne réalisent pas ce que la guerre peut avoir d'horrible. Même résidant comme Antoine, dans une ville du front bombardée et qui allait tous les jours en classe, traversant parfois des flaques de sang et des carreaux brisés.

Il aurait donné la moitié de la ville pour être dispensé de ses devoirs. La providence veillait puisque par une belle nuit de février 1918 le lycée fut atteint par deux bombes, un coup au but, les textes de version latine ! Pas de veine, le lycée était licencié depuis huit jours.

Une fois les troupes installées, il fallait bombarder, casser, détruire, déranger l'ordre établi, l'attaque. Les obus étaient d'authentiques balles Lebel en cuivre rouge déterrées de la butte du champ de son voisin. Et v'lan, dans le carreau du buffet (les ricochets, cela existe). Mais les munitions étaient vite épuisées (la crise des munitions) alors on réparait les dégâts, on remettait en ordre les unités, on évacuait morts et blessés. Étaient morts ceux qui étaient couchés, allongés, blessés ceux qui s'appuyaient tant soit peu sur quelque chose. Les morts repartaient dans la boîte, les blessés étaient alignés dans son couvercle : l'hôpital. Mais dans un hôpital, on meurt par définition. Antoine comptait un, deux, trois et le troisième mourant – des suites de ses blessures – filait à son tour dans la boîte, les deux autres guéris repartaient au casse-pipe (les renforts).

Mais les effectifs d'Antoine étaient aussi maigres que ses munitions et le combat s'arrêtait bientôt faute de combattants. Amis et ennemis réconciliés étaient balayés dans la boîte avec tous les accessoires jusqu'au prochain conflit (comme dans la réalité).

Un fort.

Pas un château-fort avec créneaux et machicoulis (le pont-levis à chaînes et la herse n'apparurent que beaucoup plus tard) où des chevaliers emplumés et en armures se flanquaient des raclées homériques dans un bruit de casseroles. Dépassé tout cela.

Non, un fort moderne (il n'y avait pas encore de ligne Maginot) avec des fossés creux, de gros canons luisaient entre des bastions verts (Antoine en avait vu un. Il y avait même une tourelle mono-pièce, type Douaumont). Devant des fantassins en position de tireurs couchés – comme de juste – poussaient un petit canon de campagne pour anéantir cette masse.

Un chemin de fer.

A cette époque, les trains étaient à ressort (même le métro) et se composaient de la locomotive et de son tender (indispensable) et au moins d'un wagon, quelquefois deux, rarement trois, et jamais de fourgon à bagages, alors que toutes les rames de l'époque en comptaient un à chaque extrémité (on voyageait avec des malles). Wagon de marchandises, inconnu. Et puis il fallait des rails, des signaux, un tunnel, une gare pour faire un réseau. Est-ce que la bonne grand-mère quoiqu'aisée irait aussi loin ?

Une chaudière à vapeur.

Fallait-il la prendre verticale ou horizontale puisqu'elles comportent toutes deux un sifflet ? Horizontale, elle comportait un socle avec du carrelage en tôle qui faisait très centrale électrique. Mais il fallait un brûleur à alcool. Dangereux, ce serait écarté.

Un jeu de construction.

Il en avait déjà.

Des livres.

Pas question, les scolaires lui suffisaient amplement. Antoine sentait confusément que tous les malheurs venaient de l'invention de l'imprimerie brillamment relayée par la photocopie. Si on avait été obligé de tailler au burin et au marteau dans la pierre pour faire des copies il y aurait certainement eu moins de paperasses. Mais les chinois toujours malins avaient inventé le pinceau qu'ils finirent par nous refiler sous la forme de bic-feutres mais heureusement sans leur alphabet (221 signes).

Et la petite lettre sur papier préalablement réglée au crayon fut écrite précisant l'ordre de préférence de toutes ces merveilles. Il ne fallait pas que grand-mère puisse être arrêtée par un article venant à manquer (rupture de stock). Antoine s'endormait et se réveillait en évoquant toute la série de ces splendeurs. La grand-mère respecterait-elle l'ordre ?

Et plus tard. *La grand-mère a répondu* annonça papa. *Elle t'envoie pour tes étrennes une pièce de vingt francs, un beau Louis d'or (tu parles !) pour mettre dans ta tirelire* (elles étaient toutes fracassées depuis longtemps).

Alors tu vas lui écrire une bonne petite lettre pour la remercier. Et la lettre encore réglée au crayon s'en alla avec les illusions perdues. Mais le Bon Dieu veillait toujours, un beau jour en classe le professeur demanda aux élèves d'apporter des pièces d'or pour échanger contre des billets pour la défense nationale. Antoine demanda son Louis, le remit et reçut peu après un diplôme magnifique. Les mots étaient séparés par des points comme sur les vieux monuments ou sur les cloches. Où la *banque de France constate que Monsieur Antoine a versé ce jour en or la somme de vingt francs (en lettres S.V.P.) en échange de billets de banque le 24 novembre 1915*. Suivaient deux belles signatures. Et voilà comment, le Louis qui ne put acheter des soldats de plomb servit à acheter d'authentiques mitrailleuses.

Mais, beaucoup plus tard lorsque Antoine remplit les souliers au lieu de les déposer sous le sapin de Noël (autrefois pas encore généralisé) les enfants découvrent toujours dans le fouillis des cadeaux une enveloppe contenant de l'argent pour acheter ce qu'ils désirent. Mais il n'y a plus de lettres réglées au crayon.

A. MEYER.